

— Viens voir ce qui la guette !

On s'est levés à notre tour, et on a vu. Les mollets de Poulidor en gros plan.

— Voilà à qui elle va ressembler quand elle aura son bac ! En plus, tu pourras même économiser parce qu'elle ne pourra plus s'acheter de mini-jupes !

Ça m'a fait froid dans le dos, d'imaginer ma sœur en mini-jupe sur son vélo, avec les mollets de Poulidor. Ça a dû faire la même chose à mon père, parce que la semaine d'après, elle avait son vélomoteur. Et moi, par conséquent, comme il y avait un vélo qui ne servait plus à rien à la maison, je pouvais dire adieu à mon vélo de garçon avec la barre centrale. Et personne pour suggérer que j'allais ressembler à Brigitte Bardot. D'abord, y'avait pas intérêt.

Je rentre dans la maison, je m'engouffre dans l'escalier qui conduit aux chambres. Je retire la bande dessinée que j'avais cachée sous ma chemise, et je me jette sur mon lit. D'habitude, je fais toujours attention, je me glisse précautionneusement parce que mon pageot grince. Pour ne pas me faire prendre par la mère en flagrant délit d'oisiveté. Et compte tenu de mes résultats scolaires catastrophiques, il serait sans doute préférable que je fasse mes devoirs. Mais là, voilà, je n'en ai aucune envie. Je ne suis plus à un zéro près. De toute façon, comme le dit toujours mon père, je suis en retraite avant même d'avoir commencé à travailler. Mort de rire. Et puis demain sera un autre jour.

Mon père est là pour déjeuner. Ce qui est rarissime. Il a pris sa journée. Il est d'humeur joviale. La bouteille de pastis, sur la table qui a été dressée dehors, n'y est pas étrangère. On s'est installés derrière la maison. Là où il y a de l'ombre. Des glaçons à moitié fondus baignent dans un bol. Malgré l'ombre,

la chaleur est étouffante. C'est ma sœur qui a dressé le couvert. C'est sa semaine de corvées. Comme toujours, il manque quelque chose. Un jour, les fourchettes, un jour les verres ou le sel. Cette fois c'est le pain. Je vais à la cuisine. Et j'entre sans frapper. Vous frappez, vous, quand vous entrez dans une cuisine ? Non. Et bien, moi non plus. Et j'aurais dû. Je tombe sur ma mère qui s'enfile une rasade de bourbon. Au goulot. Comme une vulgaire soûlarde.

— Hum, hum, je dis. Je suis venu chercher le pain.

Elle rebouche sa bouteille, même pas troublée. Depuis quand boit-elle le matin ? Est-ce pour fêter ma communion ? À la tienne, Étienne !

— Le pain ! s'exclame-t-elle. J'ai oublié le pain. Va vite au Franprix chercher une baguette.

— Tu sais bien que je n'y vais plus, je dis. Je vais aller derrière les écoles.

C'est beaucoup plus loin que le supermarché, mais ce n'est pas négociable. Ou alors elle envoie ma sœur. Elle me tend quand même le porte-monnaie. Elle paraît soudain lasse.

— Vas où tu veux.

Quand on a entendu dire qu'on allait en construire un à côté de chez nous, nous ne savions pas vraiment ce qu'était un supermarché. À cette époque, c'était de la science-fiction. Et ça, c'était pour demain. La preuve : on allait marcher sur la lune le douze juillet prochain. Bon. C'est vrai. On avait le Prisunic d'Ermont, tout près de la gare. Sorte de modèle réduit des grands magasins du boulevard Haussmann, où ma sœur Geronimo travaillait le samedi et pendant les vacances. Et dont le rayon alimentation, qui n'allait avoir de cesse de croître, n'a ouvert que vers ces années-là. Alors ça a été la surprise qu'on ouvre un Franprix à cinquante mètres de la

maison. À l'entrée du groupe d'immeubles HLM. À quoi ça allait bien pouvoir ressembler, dans notre quartier perdu où il n'y avait pas un commerce ? Le jour de l'ouverture, ça a été une révélation. Une sorte de grande halle métallique pleine à craquer de victuailles et de boissons. Une sorte de caverne d'Ali Baba avec des denrées exotiques, que ma mère, en exploratrice avertie, a entrepris d'expérimenter systématiquement. Jusqu'à présent, on se contentait de ce qu'il y avait chez l'épicière en face de l'école. Et alors là, pas question de fantaisie. Elle n'avait que le strict nécessaire. Le basique de chez basique. Pour le lait, il fallait amener sa boîte en métal qu'elle remplissait à la louche. Le gruyère, elle le râpait devant vous et elle le mettait dans un sachet en papier brun. Et pour ce qui sortait de l'ordinaire, il fallait aller chez Courtois, près de la gare. Un vieil épicier dégarni et pervers qui me regardait avec concupiscence. Même si je ne savais pas ce que ça voulait dire, ça me mettait mal à l'aise. Il portait une blouse grise. Il avait un carnet dans sa poche où il notait ce qu'il vendait avec le crayon en bois qu'il remettait derrière son oreille. Ça sentait le fromage et le moisi. Et puis, je détestais ses :

— Et avec ça, ma p'tite dame ?

Ma mère n'était pas une petite dame. C'était une putain de grande dame ! Mais ça, c'était il y a vachement longtemps.

À nous désormais, chips, Coca-Cola, chocolats, sodas ! À nous, le jambon sous vide au goût de buvard, la purée en poudre au relent de savon, la viande sous cellophane dure comme de la semelle ! Même le pain était mou et grisâtre. Et puis il y avait ce truc extraordinaire. Une sorte de chariot métallique qu'on prenait à l'entrée et qu'on poussait dans les rayons pour le remplir de toutes ces denrées insipides et

modernes. Nous avons fait un gigantesque bon en avant, passant de notre campagne natale à cette société de consommation effrénée dont nous avons entendu parler sans savoir à quoi elle ressemblait exactement. Nos papilles abasourdis allaient s'habituer à des goûts nouveaux dont nous ne savions pas alors combien ils étaient frelatés. Tout était à portée de main, disponible, aguichant. Bien sûr, après, une fois le chariot plein, il fallait passer à la caisse payer toutes ces merveilles. En espèces sonnantes et trébuchantes. Enfin, c'est ce que j'ai cru au début, naïf comme je l'étais. Jusqu'à ce que mon cousin m'explique que c'était facultatif...

Je me suis dit que j'avais tout mon temps. J'y suis allé à pied, pas en vélo. On ne reprend qu'à quatorze heures trente pour la confession. Et puis je n'ai plus de cigarettes. Après la cohue de tout à l'heure, la sortie des bureaux, les mères qui vont chercher leurs moufflets à l'école, les vieux qui sous prétexte d'aller chercher le pain, vont s'en jeter un au bar du coin. Avec leurs copains. Qui font tous pareil. Les miens, de copains, qu'est-ce qu'ils valent ? Sans doute pas mieux que moi, je n'ai que ce que je mérite. Est-ce qu'ils baratinent bobonne, quand on sera vieux ? Est-ce qu'on se retrouvera, en douce, tous les jours ? Au café du coin ? Non. Je serai seul. Tout seul. Comme le prédit ma mère. Devant un triste verre d'apéritif.

Et puis là, il n'y a plus personne dans les rues. Opération ville fantôme. Je vais d'abord chercher mes clopes. On opère par ordre de priorité. Je sors du tabac en ouvrant le paquet de cigarettes. J'en prends une. Je l'allume. Ça va déjà mieux. Maintenant, direction la boulangerie. Aucun magasin jusque là. Non, j'oublie. Ce magasin de lingerie féminine. "Chez Poulette". Qui nous trouble beaucoup. Les garçons de mon âge.

Et les grands aussi. Pas de gaines, comme sur le catalogue de La Redoute. Mais des dessous en dentelle arachnéenne. De minuscules lambeaux de tissu qui doivent en montrer plus qu'ils n'en couvrent. Une femme scrute la vitrine. Elle est immobile quand j'approche. Robe fleurie, courte, et jolies jambes. J'essaie de l'imaginer dans cette parure en satin rose pâle, là, sur un mannequin plantureux.

— C'est ma boutique préférée, je dis, en arrivant derrière elle.

Elle se retourne. Elle doit être choquée par ma remarque, c'est ça que je veux, faire chier les vieux. Mais non. Son visage n'exprime aucune émotion. J'étouffe un cri, j'en laisse tomber ma cibiche. Elle est hideuse et vieille. Elle me dévisage. Elle a un œil blanc laiteux et un bec de lièvre. Elle ouvre l'orifice qui lui sert de bouche et qui me terrorise.

— Tire-toi, petit merdeux, elle me dit.

Et elle tourne à nouveau la tête vers la vitrine. Moi, j'en ai froid dans le dos. J'ai vu ce film, *Le Portrait de Dorian Gray*, le mois dernier. Le personnage principal, Dorian Gray, il pouvait commettre toutes les pires actions, il restait beau et jeune malgré tout. C'était une véritable crapule, et c'est son portrait qui portait les stigmates de toutes ses mauvaises actions. Et cette femme au visage hideux sur un corps de jeune fille me renvoie l'image de ce que je suis en train de devenir. Un petit voyou sans scrupules ni remords. Je garde mon visage angélique. Mais mon âme, à quoi ressemble-t-elle ?

C'est bien connu, un bonheur n'arrive jamais seul. On avait bâti un temple de la consommation à côté de chez nous, et il manquait toujours quelque chose à ma mère. C'était nouveau. Avant, quand elle faisait ses courses en centre ville, elle n'oubliait jamais rien. Et si ça arrivait, et bien elle faisait sans. Mais maintenant elle ne pouvait plus se passer de produits

dont elle ne soupçonnait même pas l'existence quelques semaines auparavant. Ces produits extraordinaires qu'on commençait à voir à la télévision depuis quelque temps déjà, mais pas dans la vie réelle. Maintenant, ils étaient à portée de main, plus question de continuer à subir des privations. Ma mère allait pouvoir se lancer dans la cuisine créative qu'elle avait toujours rêvée de faire.

— Rase-Bitume !

J'étais dans ma chambre, elle appelait du bas des escaliers.

— Mmmh ?

— Va me chercher de la purée Mousline pour ce soir. Et prends aussi des saucisses de Strasbourg sous vide. Et du ketchup !

— Mmmmh !

— Tout de suite, ça va fermer.

On avait le temps. Il n'était que dix-sept heures. Mais avec ma mère, c'était toujours urgent. J'y suis allé en grommelant. Quand je suis sorti de chez moi, je suis tombé sur mon cousin. Qui allait aussi au Franprix, pour sa grand-mère. Un vent de folie avait soufflé sur notre famille. Il allait chercher du pain. On n'allait plus ailleurs : on y trouvait tout. Nous avons fait route ensemble. J'ai trouvé ce que ma mère voulait, dans la première allée. Le dépôt de pain était au bout. Mon cousin s'est arrêté avant. Il a regardé autour de lui, il a pris deux tubes de crème de marrons sur une étagère et les a mis dans la poche de son pantalon.

— Qu'est-ce que tu fais ? j'ai demandé.

Je ne comprenais pas.

— T'occupe ! Fais comme moi !

— Mais ma mère va me tuer si je dépense l'argent des courses...